

Les Cahiers d'Orient et d'Occident

Lettre bimestrielle n°29 – novembre/décembre 2010

« Le temps qui vient du Seigneur ne naît pas du ciel étoilé »

Jacob Böhme



Tous droits réservés
2006-2010

• NOUVEAU SOMMAIRE

Avec ce numéro 29, *Les Cahiers d'Orient et d'Occident* adoptent un nouveau sommaire autour du thème central de l'Orient intérieur (dès lors que ces *Cahiers* s'adressent principalement aux pèlerins d'Orient).

Les rubriques *Documents d'Occident* et *Documents d'Orient* seront consacrées respectivement à l'initiation, à la spiritualité chrétiennes ainsi qu'aux traditions orientales.

S'agissant de l'initiation chrétienne, elle emprunte, dans ces pages, une voie originale. Les auteurs qui s'y rapportent s'inscrivent, en effet, dans une généalogie d'ordre spirituel qui tient son origine de l'Évangile selon saint Jean, et plus exactement des versets XIV-XVII qui « constituent le testament spirituel de Notre-Seigneur »¹ : le Christ en est l'initiateur, le maître *par excellence*. Comme il le fut *une première fois* de Jean, son disciple bien-aimé.

Cette généalogie s'est déployée au XIV^e siècle en Alsace, en Suisse et en Allemagne, avec les Amis de Dieu, sous l'inspiration du mystérieux *Ami de Dieu de l'Oberland* (et de ses principaux disciples, Jean Tauler, Rulman Merswin)² ; elle a culminé ensuite, en Silésie, avec l'enseignement initiatique du « théosophe de Görlitz », Jacob Bœhme (1575-1624) ; elle s'est prolongée enfin et a connu ses derniers développements, en Saxe et en Thuringe, avec l'œuvre du poète romantique allemand Novalis (1773-1802)³.

Il s'agit d'une voie d'*Amour* et de *Connaissance*, au sens de Maître Eckhart, moins mystique certes qu'initiaticque. Tantôt elle évoque un Dieu qui se révèle (*Deus revelatus*), tantôt une Dèité qui se cache (*Deitas abscondita*), tantôt elle s'adresse à la personne du Christ – Jacob Bœhme – tantôt elle prétend à « l'abîme divin » dont Jean Tauler écrit : « L'abîme inconnu, inconnu, béatifiant, excite plus l'amour et les ardeurs de l'âme que tout ce qu'on peut connaître de l'être divin dans l'éternité bienheureuse. »

¹ *Amour et silence par un Chartreux*, Le Seuil, 1951.

² Les *Cahiers* poursuivront la publication des rares documents consacrés à la vie de Rulman Merswin et de l'Ami de Dieu de l'Oberland.

³ L'œuvre de Novalis, son expérience spirituelle, sa vie même font l'objet d'une *Lettre* bimestrielle sur demande à l'adresse : jm@moncelon.fr ou téléchargeable sur le site : <http://editionenligne.moncelon.fr>.

Mais elle apparaît avant tout comme réunissant, au sein de la tradition chrétienne occidentale, la *christosophie* de Jacob Bœhme et la métaphysique *d'intériorité* de Maître Eckhart. Car ce qui unit ces deux tendances, au final c'est autant l'amitié divine, symbolisée par les *battements* du Cœur divin que saint Jean recueillit sur la poitrine de son Maître, lors de la dernière Cène, que le terme de la voie initiatique chrétienne qui reste de plonger son regard dans l'Origine, comme Rulman Merswin au sommet de la Montagne divine, dans le *Livre des neuf Rochers*⁴. Les Amis de Dieu s'élèvent en direction du Paradis céleste sous la conduite d'un seul Maître qui est le Christ, jusqu'à atteindre la « nue Dêité », en un désert. Au seuil de ce désert se tient *Sophia*, la Sagesse divine, dont le visage porte les traits adorables du divin Maître. Telle est l'expérience initiatique des Amis de Dieu et des pèlerins d'Orient.

*

Les *Libres destinations* continueront, pour leur part, de traiter de quelques thèmes librement choisis, autour du romantisme allemand, des écrivains voyageurs, des grands témoins spirituels, et de présenter des documents littéraires rares ou inédits.

• DOCUMENTS D'OCCIDENT

DOCUMENTS POUR SERVIR A L'HISTOIRE
DES AMIS DE DIEU

LES

AMIS DE DIEU

AU QUATORZIÈME SIÈCLE

La conversion de Rulman Merswin.

La quatrième année de sa conversion touchait à sa fin quand Rulman Merswin reçut la visite de l'Ami de Dieu de l'Oberland.

⁴ Voir à ce sujet le numéro 27 des *Cahiers*.

Il raconte cette entrevue en ces termes :

« De toutes les œuvres merveilleuses que Dieu avait accomplies en moi je ne pus dire un seul mot à personne, jusqu'au moment où il plut à Dieu de faire savoir à un homme de l'Oberland qu'il devait se rendre auprès de moi. Quand celui-ci fut venu, le Seigneur me permit de l'entretenir des événements de ma vie intérieure. Cet homme était bien inconnu au monde ; il devint mon ami intime et je m'abandonnai à lui en place de Dieu. Je lui révélai les secrets les plus cachés de ma vie spirituelle, telle qu'elle s'était déroulée pendant les quatre années de mon commencement. Quand je lui eus tout raconté, il me dit : « Cher et intime ami, prends ce Livre : tu y trouveras le récit des cinq années de ma conversion. Donne-moi par écrit l'histoire des quatre années de la tienne, telle que tu viens de me la communiquer. Ne crains pas que personne apprenne jamais par moi de qui il est question dans le livre que tu me donneras ; je t'ai remis le récit des cinq ans de mon commencement, et aussi peu que tu révéleras mon nom, aussi peu je révélerai le tien. Tu feras deux exemplaires de ton livre : l'un, tu le garderas ici, scellé de ton sceau, et tu prendras bien soin qu'on ne le découvre de ton vivant ; l'autre, je l'emporterai au loin dans ma patrie, dans un pays où tu es aussi inconnu que je le suis moi-même à Strasbourg ». Je lui objectai qu'il m'était bien pénible de penser que l'on dût trouver avant ou après ma mort des renseignements sur ma vie intérieure, et que je ne voulais à aucun prix que l'on pût m'attribuer l'honneur d'événements qui étaient l'œuvre de Dieu seul et non la mienne. Comme il vit que je me refusais à écrire le livre en question, il me commanda de le faire au nom de l'obéissance que je lui avais promise, et je dus me soumettre ».

Rulman Merswin fut ainsi amené à écrire dans le courant de l'année 1352 l'*Histoire des quatre années de sa conversion*, ou, comme il s'exprime, « de son commencement », à laquelle nous avons emprunté les détails biographiques contenus dans ce chapitre. Quand ce travail fut achevé, il en fit une copie que l'Ami de Dieu de l'Oberland emporta dans son pays. Volontiers il eût brûlé l'exemplaire qu'il en conservait, afin d'anéantir dans sa demeure toute preuve écrite de ses rapports intimes avec Dieu, et il en manifesta à plusieurs reprises le désir à son ami ; « mais Dieu lui fit savoir qu'il devait laisser subsister l'histoire des quatre années de sa nouvelle existence, en ajoutant toutefois qu'à l'avenir il ne serait plus forcé d'écrire les œuvres merveilleuses qui auraient été accomplies en lui après ces quatre années ». Dès 1352 cesse donc pour notre auteur la « contrainte divine » d'écrire des livres. Avec

elle devait s'arrêter également chez lui la production d'œuvres vraiment originales. Le reste de ses écrits ne sont, en effet, que des copies plus ou moins remaniées et interpolées de pièces empruntées à la littérature religieuse de son temps.

Au printemps de l'année 1352 fut conclu entre les deux hommes le pacte solennel d'amitié qui devait être si fertile en conséquences pour leur histoire ultérieure. L'engagement qu'ils contractèrent alors n'était cependant pas aussi unilatéral que le récit de Rulman Merswin semble l'indiquer. La vérité est qu'ils se soumièrent l'un à l'autre « en place de Dieu », c'est-à-dire qu'ils promirent de s'obéir mutuellement en toutes choses comme ils eussent obéi à Dieu même. Ce rapport de soumission réciproque dura vingt-huit ans, jusqu'au printemps de l'année 1380 ; alors il prit fin par suite de circonstances toutes particulières dont il sera question dans la suite de cette histoire.

Jacob Böhme

A propos de *La triple vie de l'homme*

« J'ai commencé en effet un petit livre plein de merveilles sur la vie de l'homme [*De la triple vie de l'homme*] qui, si Dieu le veut et s'il me protège de la main, révélera en clarté ce qu'est l'homme, et ce qu'il lui convient de faire, pour qu'il acquière le bien suprême ; car ce livre analyse en toute clarté les trois principes, et montre toutes les raisons qui font qu'un homme, à moins d'être aveugle, peut connaître aussi bien Dieu et le royaume des cieux que lui-même, notre misérable chute et la restauration dans la vie de Jésus-Christ. Et il traitera en particulier du beau lys que Dieu accordera au dernier monde, et la lecture de cette description sera pleine de charme »⁵.

⁵ Jacob Böhme, lettre à Carl Ender, « le vendredi précédant l'avent de l'année 1619 ».

DE LA TRIPLE VIE DE L'HOMME,

SELON LE MYSTÈRE DES TROIS PRINCIPES
DE LA MANIFESTATION DIVINE.

CHAPITRE PREMIER⁶

De l'origine de la vie ; de l'éternelle génération de l'Essence divine.

1. Si nous voulons considérer le commencement de notre vie, et le comparer à l'éternelle vie qui nous est promise, nous ne pouvons ni dire ni trouver que dans cette vie extérieure nous soyons dans notre demeure, car nous voyons le commencement et la fin de cette vie extérieure, et avec cela l'entière dissolution et corruption de notre corps. En outre, nous ne savons ni ne voyons aucun retour dans cette vie, et nous n'en avons non plus aucune promesse de la part du suprême et éternel bien.

2. Puisqu'il y a donc en nous une vie qui est éternelle et impérissable, avec laquelle nous nous portons vers le suprême bien ; de plus, une vie de ce monde, laquelle est périssable et finie et en outre une vie dans laquelle se tient la source et l'original de la vie, (et) où se trouve le plus grand danger de l'éternelle perdition, il nous est essentiel de considérer le commencement de la vie d'où toutes ces choses procèdent et tirent leur origine.

3. Et lorsque nous considérons la vie et ce qu'elle est, nous voyons qu'elle est un feu brûlant qui consume, et lorsqu'elle n'a plus rien à consumer, elle s'éteint comme cela se voit dans tous les feux. Car la vie tire sa nourriture du corps, et le corps la tire des

⁶ Traduction de Louis-Claude de Saint Martin.

alimens [*sic*] ; car si le corps n'a plus d'alimens, il est consumé par le feu de la vie, de manière qu'il se ferme et se sèche, comme fait une fleur des champs qui n'a point d'eau.

4. Mais puisqu'il y a en outre dans l'homme une vie éternelle et impérissable, c'est-à-dire l'âme qui est aussi un feu, et doit avoir sa nourriture aussi bien que la vie mortelle élémentaire ; nous devons également considérer qu'elle est sa source et son aliment, ce que c'est qui lui donne sa nourriture, de manière qu'elle ne puisse jamais s'éteindre.

5. Et troisièmement nous trouvons que dans la vie de notre ame il y a encore un appétit plus grand pour une vie plus élevée et meilleure ; savoir, pour le plus suprême bien, qui est appelé la vie divine, en ce que l'ame ne se contente pas de sa propre nourriture, mais qu'elle désire avec un grand attrait et une grande ardeur ce bien suprême et parfait, non-seulement pour ses délices, mais comme pressée par le besoin de se nourrir.

6. Et alors nous apercevons dans une grande science, et dans une vraie connaissance que chaque vie désire pour nourriture sa mère, d'où la vie est née. C'est ainsi que le bois est la mère du feu, laquelle le feu désire, et s'il est séparé de sa mère il s'éteint. Ainsi la terre est la mère des arbres et des plantes, et ils la désirent ; ainsi l'eau avec les autres éléments [*sic*] est la mère de la terre, et sans cela elle resterait dans la mort, et il ne croîtrait en elle ni métaux, ni arbres, ni plantes, ni herbes.

7. Nous voyons particulièrement que la vie élémentaire consiste dans un bouillonnement, qu'elle est une ébullition, et que quand elle ne bout plus elle s'éteint. Nous savons aussi que la constellation allume les éléments ; que les étoiles sont le feu des éléments, que le soleil enflamme les étoiles, de façon qu'il y a un travail et un bouillonnement l'un dans l'autre ; mais la vie élémentaire prend fin et est périssable, au lieu que la vie de l'ame est éternelle.

8. Si donc elle est éternelle, elle doit aussi tenir de l'Éternel, comme le cher Moïse en a écrit avec raison. Dieu a soufflé à l'homme un souffle vivant, et l'homme, est devenu une ame vivante.

9. Mais nous ne pouvons pas dire, sur ce que l'homme consiste en une triple vie, que chaque vie existe séparément avec une forme particulière ; mais nous trouvons que ces vies sont les unes dans les autres, et cependant que chacune a son opération dans son régime, c'est-à-dire dans sa mère. Car comme Dieu le Père est tout, puisque tout sort de lui, qu'il est présent en tout lieu, et est le complément de toute chose, et que la chose ne le comprend pas, qu'ainsi la chose n'est pas Dieu, ni son esprit, ni sa vraie essence

divine, de manière qu'on ne peut dire d'aucune chose saisissable : cela est Dieu, ou bien Dieu est ici plus présent qu'ailleurs ; tandis que, cependant, il est réellement présent, il contient les choses et les choses ne le contiennent point ; il saisit les choses, et les choses ne le saisissent point ; car il ne demeure pas dans les choses, mais en soi-même dans un autre principe.

10. De même aussi est l'âme de l'homme soufflée par Dieu ; elle demeure dans le corps, elle est environnée des étoiles et de l'esprit élémentaire, non pas seulement comme un vêtement couvre le corps, mais elle est imprégnée par les étoiles et l'esprit élémentaire, comme la peste où une autre maladie infecte l'esprit élémentaire, de manière qu'elle empoisonne son corps, le fait décliner et périr. Alors la source des étoiles se sépare aussi de l'âme, et se consume elle-même, puisque la mère élémentaire se brise. Alors l'esprit des étoiles n'a plus aucune nourriture, et c'est pour cela qu'il se consume lui-même ; mais l'âme demeure dans la nudité, car elle vit d'une autre nourriture.

À suivre

« Il faut que l'âme de l'homme ne cesse de verdoyer... »⁷

Mon aimable, mon bien bon sieur et ami ! Que vous ayez fait de votre vie une plante de Dieu et donc, que vous verdoyiez dans le corps de Jésus-Christ, le fils de Dieu, qui nous a régénérés, en nous transformant en une créature qui vit en lui et qui nous a présentés à son Père, plantes dignes d'amour de son jardin des délices paradisiaques, pour être sa joie et sa merveille, voilà qui me réjouit à vos côtés. Mais, à bien réfléchir, je m'aperçois que, si vous êtes une plante de Dieu, ce n'est pas par pur égoïsme. Vous ressemblez à une pousse et à une fleur délicates qui ne gardent pas égoïstement leur puissance, mais qui la laissent s'épancher, afin que la goûtent toutes les essences vivantes. S'offrant spontanément à toutes les créatures, quoi qu'il puisse leur arriver, elles ne se ménagent absolument pas. Elles ne cessent de générer puissance et parfum.

Ce que je trouve également, c'est qu'il faut que l'âme de l'homme ne cesse de verdoyer, et que, épanchant spontanément sa puissance, elle soit goûtée par celui qui le désire, et qui est capable de cette même puissance : que ce soit pour l'amour ou pour la colère, pour la vie de Dieu dans le Christ ou pour la vie de l'orgueil,

⁷ Jacob Böhme, Lettre à Christian Bernhart, 14 novembre 1619. [Traduction Bernard Gorceix, 1980].

orgueil qui finit par pousser à la misère, destin final de ceux qui n'ont pas crû en Dieu.

Louange, prix et honneur au contraire à ceux qui ont été régénérés en Christ, qui, même s'ils perdent la vie, même si devant les épines de la pousse épineuse, ils ont l'aspect d'un simple sur le point d'être piétiné, d'une herbe sur le point d'être coupée (on ne voit plus rien, l'entendement dit : « C'est fini ! », et cependant, la racine est en terre, et le verdoisement recommence), sont entés, telles les âmes des saints, dans la sainte vie de Jésus-Christ, qui est en Dieu le Père et que la mort fait à nouveau verdoyer.

De cette connaissance, nous nous réjouissons hautement. C'est pourquoi nous tenons la vie de ce monde, qui est dans les étoiles et dans le sourcement des éléments, pour une vétille, et nous nous réjouissons d'être les enfants de Dieu.

De même, que nous savons que Dieu est véritablement en nous, qu'il est cependant caché à notre vie terrestre, de même nous savons que notre âme est en Dieu, verdoie en Dieu, et que le corps est dans le gouvernement des étoiles et des éléments, soumis qu'il est au sourcement du monde.

Donc, nous sommes l'image et la ressemblance de Dieu qui, lui, est tout : ne faut-il pas nous en réjouir ? Qui veut nous séparer de Dieu, quand l'âme est en Dieu, là où il n'y a ni mort, ni brisure ?

Aussi, mon bien fidèle et cher ami, frère en Christ, jugé-je que c'est pour moi une grande joie d'avoir trouvé en vous une noble plante de Dieu. Mon âme l'a elle aussi sentie, elle en a recouvré la force, alors que le meneur voulait l'arracher au pays des vivants, quand elle était au milieu des meneurs, quand l'Antéchrist voulait l'engloutir dans le buisson d'épines.

Il est vrai que Dieu apporte l'aide de sa puissance aux rameaux qui sont en lui, qui les empêche de mourir, bien que le diable et la mort s'abattent bruyamment sur eux ! Il faut cependant qu'ils passent par la mort, par le courroux de la colère et par l'aiguillon de la mort, pour verdoyer à nouveau. Même si Dieu devait engager toutes les pousses les plus nobles de sa plante, il faut que sa volonté demeure : ce qui, en lui est semé, en lui doit croître.

Nous accédons à cette connaissance, car il a laissé son cœur, la plante la plus noble qui soit en lui, devenir homme : il nous a laissés devenir en lui un fort parfum de régénération, afin qu'ainsi nous soyons dans la mort, afin que par lui, avec lui, nous reverdoyions, délivrés de la mort, en Dieu son Père, et afin que nous produisions des fruits de paradis.

À suivre

SAINT-MARTIN

LE

PHILOSOPHE INCONNU

Le séjour de Saint-Martin à Strasbourg
1788-1791

A cette époque la jeunesse russe, allemande et scandinave de la plus haute aristocratie s'y rencontrait aux cours d'histoire et de diplomatie de Koch, futur législateur et futur tribun, avec la jeune aristocratie de France. Metternich s'y coudoyait avec Galitzin et Narbonne. Une grande aisance, une ample et cordiale hospitalité, des mœurs peut-être plus douces et plus pures qu'ailleurs régnaient encore dans les plus honorables familles de la société. Un reste d'institutions électives et délibérantes demeurait à l'ancienne ville libre et impériale. Tout cela pouvait plaire à l'esprit de Saint-Martin ou se prêter à ses vues de propagande, s'il voulait renouer ses relations avec la noblesse russe, qui l'avait comblé d'hommages à Londres et appelé à Saint-Pétersbourg. Mais tout cela n'a pas dû suffire pour le charmer au point qu'il l'a été.

On n'est pas davantage dans la vraie voie quand on s'imagine qu'il faut chercher son secret dans une courte phrase de sa note que je n'ai pas encore signalée, et qui nomme, parmi les personnes qu'il voyait, la baronne de Rosenberg, « qui voulait m'emmener à Venise pour fuir la révolution de France ; la belle comtesse de Potoka, qui m'avait promis de m'écrire et qui n'en a rien fait. »

Sans doute, Saint-Martin aimait la société des femmes distinguées par de hautes aspirations de mysticisme ou de piété. Il s'y attachait profondément et même avec enthousiasme : il nous le dira et le prouvera tout à l'heure. Mais il se défiait beaucoup de celles qui n'arrivaient pas à un sérieux progrès dans la spiritualité, ou qui ne s'y prêtaient pas. Il ne se passionnait pas le moins du monde pour celles qui l'arrêtaient dans son développement propre, si sincère que fût, d'ailleurs, son amitié pour elles, témoin madame la duchesse de Bourbon elle-même, dont il parle toujours avec

estime, jamais avec chaleur. Il nous faut même remarquer que cette princesse se trouvait à Strasbourg en même temps que lui, et qu'il ne la nomme pas même. Or, si jamais elle eût mérité une mention exceptionnelle, c'eût été en ce moment. Elle venait d'Étupes et s'était établie sur les bords du Rhin pour des raisons de famille et des raisons politiques. Quoique séparée de son mari, qui émigra de bonne heure avec son père, le prince de Condé et son fils le duc d'Enghien, elle était avec lui dans les meilleurs termes où elle pouvait être. De plus, et sans nul doute, le désir de trouver à Strasbourg les pieuses consolations de M. de Saint-Martin, dont elle aimait la direction, avait pesé dans la balance pour lui faire prendre le chemin de l'Alsace. Aussi Saint-Martin, qui avait pour elle une de ces amitiés qui ne se démentent jamais, lui faisait-il habituellement à Strasbourg le sacrifice des heures de recueillement qu'il aimait le plus, celles du soir. Il l'accompagnait volontiers au spectacle, qu'il aimait toujours, quoiqu'il s'en privât souvent pour des plaisirs plus doux à son cœur charitable.

Mais, malgré cette affection si sincère, ce ne fut pas la présence de la princesse qui fit de la ville de Strasbourg le séjour préféré du théosophe. Qu'on en juge par ses belles confidences sur l'influence qu'elle exerçait sur son esprit, confidences qui s'étendent sur ses principaux attachements, et confidences qui nous feront bien comprendre, je crois, l'amitié si exceptionnelle qu'il voua à la personne qu'une seule fois il nomme en toutes lettres, et qu'il désigne d'ordinaire par les mots, ma B... ou ma chérissime B...

[...]

Dans tous les cas, ce n'était pas la personne qui suivait si mal le théosophe dans les hautes sphères de la spiritualité et arrêta ainsi le libre développement de son esprit, ce n'était pas madame la duchesse de Bourbon, qui, par sa présence, répandait sur la ville de Strasbourg cette magie qui la fit qualifier de *paradis*. Quels autres attrait ou quels développements inattendus, Saint-Martin, qui n'appréciait les villes, comme les personnes, que d'après leur rang dans l'ordre de ses *objets* et de ses grandes aspirations, Strasbourg lui a-t-il donc présentés ?

Il ne le dit pas nettement, mais il le fait deviner en vingt endroits, où éclate un sentiment unique dans son âme, un sentiment qu'il ne confond avec aucun autre. Il a trouvé à Strasbourg une source de spiritualité, non pas inconnue, mais inabordable jusque-là, Jacques Bœhme. Cette source, un théosophe très-savant, Rodolphe Salzman, et une femme très-aimable, madame de Bœcklin, la lui ouvrirent en l'initiant à l'étude de cet illuminé, et en le décidant à

apprendre l'allemand, les anciennes traductions, française ou anglaise, du philosophe teutonique ne pouvant lui donner aucune idée de tout ce que renfermaient les originaux.

A ces deux personnages, dont l'un devait prendre la première place dans les affections de Saint-Martin, et dont l'autre eut la même place dans celles de Young-Stillings, il s'enjoignit plusieurs autres, qu'on ne nomme qu'en passant. Ce sont le major de Meyer, le baron de Razenried, madame Westermann, et une personne que le voyageur ne désigne que par le nom de la rue qu'elle habitait.

C'est ce groupe de six personnages très-divers, mais très-liés entre eux, auxquels se rattachaient assurément bien d'autres, qui embellit la vieille et savante cité aux yeux du théosophe. Et je vais essayer de coordonner le mieux qu'il me sera possible ce qu'il m'a été donné de recueillir sur chacun d'eux, les prenant dans l'ordre inverse de leur importance pour Saint-Martin.

La personne qu'il ne nomme pas, mais qui figure dans la correspondance de madame de Bœcklin avec la baronne de Razenried, portait un nom allemand très-poétique, mais aussi difficile à écrire qu'à prononcer pour un débutant tel que Saint-Martin. Elle s'appelait mademoiselle Schwing (aile), et son esprit s'élevait volontiers dans les plus hautes régions du monde spirituel. Elle avait des visions ou des apparitions qui ressemblaient plus à celles de Swedenborg qu'à celles de l'abbé Fournié ; elle voyait, non pas comme ce dernier, des esprits d'un ordre supérieur, mais des trépassés ; elle en suivait les progrès ou l'élévation successive dans l'autre monde, à la grande joie de leurs familles et de ceux de ce monde qui s'intéressaient à leur sort.

La dame Westermann avait ces dons de seconde vue qui étaient jadis si communs dans certaines contrées de l'Allemagne, de la Suède et de l'Écosse. Elle voyait, en esprit, suivant les traditions que je consulte, les événements qui se passaient à de grandes distances, et il circulait à ce sujet, dans le cercle des intimes de Saint-Martin, des récits fort extraordinaires. Dans sa note, le théosophe prend d'abord à l'égard de la voyante une attitude de réserve. Il lui donne avec un peu de dédain l'épithète de cordonnière, étrange dans la bouche d'un admirateur enthousiaste de Bœhme, le cordonnier. Il semble mettre le crédit qu'il lui accorde sous le pavillon d'un autre, en disant qu'elle avait la confiance de Salzmann. Le fait est qu'il change un instant après, qu'il ne manque pas lui-même de la consulter, sur l'avis de madame de Bœcklin, *lors de l'aventure romanesque*, et qu'il finit par constater qu'on lui répondit *assez juste*, mais qu'il ne dit pas un mot sur cette aventure.

Le troisième personnage mystique qu'il nomme, le baron de Razenried, noble étranger arrivé en France très-souffrant, à

l'époque où l'on opérait à Strasbourg sous l'installation de M. de Puységur les grandes cures magnétiques, avait trouvé dans cette ville un *médecin* d'une vive clairvoyance, une jeune fille d'une rare beauté, et avait fini par lui offrir sa main et son nom. A la grande joie de la famille, la jeune baronne, d'origine très-bourgeoise, n'avait pas tardé à prendre le ton et les manières de la meilleure compagnie, le goût des lettres et des saines études. Nous avons sous les yeux des *Vues sur le ciel étoilé* qu'elle doit avoir écrites d'inspiration, comme Jacques Bœhme écrivait la plupart de ses traités. Elles ne portent pas plus le cachet de la science que celui de la révélation ; mais quand l'astronomie était moins avancée, elles ont pu faire le charme du cercle intime de la belle baronne. Si elles ne font plus celui de personne par leur valeur scientifique, elles peuvent plaire à tout le monde par l'élévation de la pensée et même par l'éclat d'un style que madame de Razenried était loin de mettre dans ses pages ordinaires, ses lettres familières, par exemple.

Le major de Meyer, que Saint-Martin met à la tête de tous ses amis de Strasbourg, querellait ces *Vues* au nom de l'astronomie savante. Il leur accordait, cependant, comme aux expérimentations magnétiques, un intérêt sérieux. A la différence de son neveu, Frédéric de Meyer, écrivain plus connu, il était d'une nature mi-sceptique, mi-croyante ; mais dans sa correspondance, que j'ai sous les yeux, il cite des textes de Saint-Martin avec autant de sympathie que son neveu le fait lui-même dans ses lettres et dans ses *Feuilles périodiques pour la culture supérieure de l'intelligence*.

Le personnage qui fut, je crois, le principal initiateur de Saint-Martin à l'étude du philosophe teutonique, Rodolphe de Salzmann, comme l'appelaient ses correspondants d'Allemagne depuis qu'il avait reçu de la cour de Saxe-Meiningen des lettres de noblesse et un brevet de conseiller de légation, titres dont il n'a jamais fait usage pour son compte, – Salzmann était un savant avancé dans le mysticisme ordinaire et dans la haute théosophie. Il faut le distinguer de son cousin Daniel Salzmann, l'ami de Goethe et de Herder, singulièrement célébré par le premier et par les biographes de l'incomparable poète. Insister ici sur la distinction des deux Salzmann, dont aucun n'a marqué dans les lettres françaises, quoique l'un des deux ait été journaliste pendant quarante ans, serait chose inutile. Qu'il nous soit permis seulement de dire en passant, dans l'intérêt de la critique historique et pour l'appréciation de la valeur réelle de ce qu'on appelle l'autorité du témoignage, que les propres concitoyens et les amis des deux les ont si souvent confondus, ensemble qu'enfin ils les ont fondus en un seul et même personnage. L'excellent Schubert, un des principaux mystiques de notre temps et celui-là même qui s'est fait remarquer en France par

une touchante biographie de madame la duchesse d'Orléans, raconte très-sérieusement qu'il a visité en 1820 le mystique Salzman, l'ami de Goethe. Or, l'ami de Goethe était mort en 1812, et Schubert n'avait jamais eu avec lui le moindre rapport ; il n'en connaissait le nom que par les mémoires si poétiques de Goethe, et il était persuadé que son ami véritable, Salzman le mystique, qu'il a réellement visité en 1820, portait encore sur sa noble physionomie d'aigle les traces du génie qui avait charmé le poète. Or, Rodolphe Salzman, n'avait jamais eu de relations avec Goethe.

À suivre

• DOCUMENTS D'ORIENT

Au sujet des VII Dormants d'Ephèse⁸

Extrait de l'*Encyclopédie des Frères de la Pureté*⁹

Les seigneurs des étoiles (*sâdat an-nujûm*) se réunissent dans la cour de Mars et chacune des planètes – y compris Mercure – donne une partie de ses qualités au futur prince mercurial. Dès l'aube, le *sâhib an-nushûr* (principe résurrecteur) descend dans le ventre maternel et y reste 40 jours ; il est allaité pendant 20 jours, il grandit et ressemble beaucoup à son troisième frère (jupitériel), Mercure étant frère de Jupiter. Le père le nomme souverain sur tous les royaumes de ses frères. Il gouverne environ 30 jours solaires (*ayyâm ash-shams*). Puis il est atteint par le mauvais œil et reste malade 1000 jours lunaires (*ayyâm al-qamar*). Ensuite, il change de maison, il se remet un peu et va dormir avec ses frères dans la caverne de son Père. Lorsque l'heure de la conjonction arrive, le père les appelle et dit : n'est-il pas le moment de vous réveiller du sommeil de votre insouciance ? La création des 7 ciels en 6 jours est achevée et demain sera le jour de la Réunion, car votre seigneur est assis sur le trône porté par 8 anges ! Alors les frères se réveillèrent (et l'on raconte qu'ils étaient 7 et que le 8^{ème} était le Chien) de leur sommeil de 354 jours solaires (les jours d'une année lunaire) et se mirent à

⁸ Sur les VII Dormants d'Éphèse (les *Ahl al Khaf*), voir le numéro spécial des *Cahiers d'Orient et d'Occident, Aurora*, numéro 2, printemps 2008.

⁹ *L'Enciclopedia dei fratelli della purità, Riassunto, con Introduzione e breve commento, dei 52 Trattati o Epistole degli Ikhwân as-safâ*, Napoli, 1978, p.233.

discuter sur le temps qu'ils étaient demeurés dans la caverne. Cependant, ils cachèrent ensuite leur secret, parce qu'« il n'y a pas de conciliabule entre trois personnes sans que Dieu ne soit le 4^{ème}, ni de cinq sans que Dieu ne soit le 6^{ème} » (*Cor.* LVIII, 7). C'est une intéressante interprétation cyclico-astrologique et eschatologique de la fameuse histoire des sept dormants mentionnés dans le Coran (*Cor.* XVIII, 9-26).



LES ANIMAUX¹⁰

CHAPITRE I^{er}. — *Condition originelle des hommes, leur discussion avec les animaux et leur recours au roi des jinn, Biwarâsb.*

Les historiens ont exposé ainsi qu'il suit la situation des hommes au commencement de la création. Tant qu'ils étaient en petit nombre ils se cachaient dans des cavernes, par la crainte qu'ils éprouvaient des animaux, et se réfugiaient sur les collines et les montagnes, à cause de la terreur qu'ils leur inspiraient. Ils jouissaient donc de trop peu de tranquillité pour se réunir, même en petit nombre, afin de cultiver la terre et d'en tirer de quoi se nourrir; à plus forte raison ne pouvaient-ils se procurer des vêtements pour se couvrir. Ils n'avaient pour toute nourriture que les fruits et les racines que leur fournissaient naturellement les bois, et ils n'avaient pour vêtement que les feuilles des arbres. Pendant les chaleurs ils habitaient les endroits frais, et pendant l'hiver, les endroits chauds.

Mais lorsqu'un certain laps de temps se fut ainsi passé et que l'espèce humaine se fut accrue, la crainte des animaux, qui s'était emparée de tous les esprits, se dissipa entièrement. Les hommes commencèrent à construire des forteresses, des villes, des villages, et à y demeurer. Ils préparèrent les ustensiles d'agriculture et s'occupèrent de la culture des terres. Ils prirent les animaux dans des filets et les employèrent à leur usage : des uns ils se servirent de monture ou pour porter des fardeaux, des autres, pour les aider dans les travaux de l'agriculture. C'est ainsi que les éléphants, les chevaux, les chameaux, les ânes et autres animaux qui auparavant

¹⁰ Garcin de Tassy, extrait de l'ouvrage arabe intitulé : *Cadeau des frères de la Pureté (Tuhfat ikwân issafâ)*

erraient librement dans les bois et les forêts et paissaient l'herbe verte à leur gré sans que personne les en empêchât, c'est ainsi, dis-je, qu'ils eurent alors, jour et nuit, leurs membres écorchés et leur dos ulcéré. Ils avaient beau mugir, crier et braire, monseigneur l'homme n'y faisait pas attention. Aussi la plupart d'entre eux, par la crainte d'être pris, s'enfuirent dans les déserts et dans les bois. Les oiseaux mêmes laissèrent leurs nids et quittèrent leurs pays avec leurs petits. Et les hommes, dans la persuasion que tous les animaux étaient leurs esclaves, les poursuivirent par toutes sortes de ruses, leur tendant des filets et leur dressant des trappes.

Quelque temps se passa ainsi ; mais enfin, Dieu très-haut envoya sur la terre le dernier prophète du temps, Mahomet Mustafâ, sur qui soit la paix, pour diriger les créatures dans la voie droite. Ce prophète véridique montra le chemin de la loi aux égarés. La plupart des jinns obtinrent même la grâce de la foi et l'honneur d'être admis dans la religion musulmane. Lorsque cet état de choses eut duré pendant quelque temps, le sage Biwarâsb, surnommé *Schâh mardân* (roi des hommes), devint roi des jinns. Il était si juste que, de son temps, le tigre et la chèvre buvaient de l'eau sur la même rive ; à bien plus forte raison n'y avait-il ni escrocs, ni voleurs, ni filous, ni fripons. Le siège de l'empire de ce roi juste était l'île de Balâ Sâgûn, près de l'équateur.

Par hasard un navire rempli d'hommes, poussé par les vents contraires, vint à échouer sur le rivage de cette île. Les marchands et les savants qui étaient sur le navire descendirent à terre et se mirent à parcourir l'île. Ils trouvèrent que le printemps y régnait ; que des fleurs et des fruits de toute espèce ornaient les arbres ; que des ruisseaux coulaient de tous côtés ; que les animaux paissaient de frais pâturages et, gras et vigoureux, folâtraient entre eux. Comme l'eau et l'air de cette île étaient excellents et que la terre y était humectée, aucun d'eux ne voulut la quitter. Ils construisirent des habitations de différents genres et se fixèrent dans cette île ; puis ils se mirent à prendre les animaux dans des filets et, conformément à leur habitude, à s'en servir pour leur usage.

Les animaux, voyant qu'on ne les laissait plus tranquilles, prirent le chemin du désert. Les hommes de leur côté, dans la pensée que tous les animaux devaient leur être asservis, se mirent, comme auparavant, à leur dresser toutes sortes de pièges pour s'en emparer. Lorsque les animaux eurent reconnu les dispositions perfides des hommes, ils se réunirent à leurs chefs et se présentèrent au tribunal de la justice. Là, ils exposèrent en détail à Biwarâsb, le sage, tous les actes de tyrannie qu'ils avaient subis de la part des hommes. Quand le roi eut entendu le récit des griefs des animaux, il donna ordre d'envoyer des messagers pour amener

devant lui les hommes. Ce fut ainsi que soixante-dix individus habiles et éloquents, habitants de différentes villes, se présentèrent à la seule injonction royale. On eut soin de préparer pour les recevoir un endroit convenable et, trois jours après leur arrivée, lorsqu'ils furent remis de la fatigue du voyage, Biwarâsb les fit comparaître devant lui. A la vue du trône royal, les hommes accomplirent les témoignages de respect exigés par l'étiquette, et se tinrent debout l'un à côté de l'autre.

Le roi Biwarâsb était très-équitable et fort juste, et il avait la prééminence sur ses contemporains et ses égaux pour la bravoure et la générosité. Les pauvres et les malheureux qui venaient dans ses États y trouvaient du soulagement à leur misère. Dans toute l'étendue de son royaume il n'était pas permis au puissant de tyranniser le faible. Sous son règne on ne faisait pas les choses défendues par la loi, et personne ne songeait à agir contrairement à ce que Dieu agrée. Biwarâsb demanda avec bienveillance à ces hommes pourquoi ils étaient venus dans son royaume, et comment il se faisait qu'ils n'avaient fait aucun acte de soumission.

Un de ces hommes qui connaissait le monde, et qui était éloquent, fit sa révérence et répondit au nom de tous : « Sire, nous avons entendu parler de la justice et de l'équité de Votre Majesté, et c'est ce qui nous a engagés à nous mettre sous votre protection. Personne jusqu'ici de ceux qui réclament votre justice n'est retourné, frustré dans son espoir, du seuil de votre porte. Nous espérons donc que Votre Majesté jugera équitablement notre cause. – Que désirez-vous? dit Biwarâsb. – Sire, répondit-il, ces animaux sont nos esclaves ; toutefois, quelques-uns d'entre eux échappent à nos poursuites et, quoique nous ayons soumis les autres, ils refusent de reconnaître notre autorité. – Possédez-vous, dit le roi, quelque preuve de votre prétention ? car on ne peut admettre, dans le tribunal de la justice, une prétention sans preuve. – Sire, dit l'orateur, il existe au sujet de cette prétention des preuves morales et traditionnelles. – Expliquez-vous, dit le roi. » Alors un des hommes présents, qui descendait de S. S. 'Abbâs¹¹, monta sur la chaire qui se trouvait là et se mit à prononcer le discours suivant :

« Je dois d'abord adresser mes louanges au vrai Dieu, qui a préparé sur la face de la terre tout ce qui est nécessaire pour la nourriture et le bien-être des créatures humaines. Combien d'animaux n'ont-ils pas été créés pour l'avantage de l'homme, dont la charpente matérielle est si faible ? Heureux ceux qui marchent selon la volonté de Dieu, dans le chemin qui conduit à l'éternité bienheureuse ! Que dire de ceux qui s'en éloignent injustement par

¹¹ Le premier des khalifes abbassides.

désobéissance ? Et le prophète véritable, Mahomet Mustafa, est digne de nos bénédictions illimitées, lui que Dieu très-haut a envoyé, après tous les autres prophètes, pour la direction des hommes et pour être leur chef. Il est en réalité le roi des hommes et des jinns, et au dernier jour il sera l'appui et l'asile de tous. Que le salut et la paix soient sur les gens de la famille pure qui ont réglé les affaires de la religion et de l'État et ont propagé l'islamisme.

« Enfin qu'à chaque instant soit loué ce Créateur, l'Être existant par lui-même qui a créé Adam d'une goutte d'eau et qui, par sa toute-puissance, l'a fait père de nombreux enfants. D'Adam il créa Ève ; il peupla la terre de millions d'hommes ; il leur donna la prééminence sur les autres créatures ; il leur servit la terre et la mer. Il les nourrit de différentes espèces d'excellentes choses, en sorte qu'il a dit dans le Coran : « Quant aux troupeaux, nous les avons créés pour vous. Vous y trouvez vos vêtements et d'autres avantages, et vous vous en nourrissez. Vous êtes charmés quand vous les ramenez le soir et quand vous les conduisez le matin. » Et ailleurs, Dieu a encore dit : « Vous parcourez la terre montés sur les chameaux, et la mer sur des navires. » Et ailleurs : « Les chevaux, les mulets, les ânes ont été créés pour vous servir de monture. » Il est écrit dans un autre endroit : « Montez sur leur dos, et gardez en mémoire les bienfaits de votre Dieu. » Outre ces textes, il y a aussi bien d'autres versets du Coran qui ont été révélés à ce sujet. De plus, il résulte du Pentateuque et de l'Évangile, que les animaux ont été en effet créés pour nous. De toute façon, nous sommes les maîtres et ils sont nos esclaves. »

Quand le roi eut entendu ce discours, il se tourna du côté des animaux et leur dit : « L'orateur des hommes a appuyé ses prétentions à votre sujet sur des textes du Coran. Actuellement, faites-moi connaître ce que vous croyez pouvoir répondre. » Le mulet prit alors la parole avec la langue de son état et prononça le discours suivant :

« Louange à l'Être unique et pur, à celui qui existe de toute éternité dans la plus parfaite indépendance. Il existait avant la création du monde visible sans avoir de lieu et en dehors du temps. Par le seul mot *kun* (sois) il a fait sortir toutes les créatures de derrière le voile du mystère. Il a placé au rang le plus élevé les sphères célestes qu'il a formées d'eau et de feu. Il a envoyé de tous côtés la race d'Adam dans le monde pour le cultiver et non pour le détruire ; pour avoir soin des animaux, tout en tirant d'eux des avantages, et non pour les tyranniser ni les opprimer.

« Sire, les versets du Coran que cet homme a cités n'impliquent pas que nous soyons les esclaves des hommes et qu'ils soient nos maîtres ; car ces versets font seulement mention des

bienfaits que Dieu leur a départis, ainsi que le prouve le verset suivant : « Dieu a créé les animaux pour ton usage, comme il a créé aussi pour toi le soleil, la lune, le vent et la pluie. » On ne doit pas induire de ce texte que les hommes sont nos maîtres et que nous sommes leurs esclaves. Mais Dieu a créé toutes les choses dans la terre et au ciel de telle façon qu'elles dépendent l'une de l'autre ; car elles tirent l'une de l'autre des avantages et en éloignent les inconvénients. Si Dieu nous a mis dans la dépendance des hommes, c'est seulement dans notre propre intérêt, et non comme les hommes se l'imaginent et comme ils le disent subtilement et malicieusement, parce qu'ils sont nos maîtres et nous leurs esclaves.

« Avant que l'homme fût créé, nous et nos ancêtres nous vivions sans contrainte sur la face de la terre : nous passions de tous côtés et nous allions et venions où nous voulions, occupés à chercher notre nourriture. Bref, nous habitions ensemble sur les montagnes ou dans les bois et les forêts, et nous élevions nos petits. Reconnaissants de ce que Dieu nous avait départi, nous célébrions jour et nuit ses louanges. Nous ne connaissions que lui ; nous demeurions paisiblement dans nos habitations, sans que personne ne s'occupât de nous.

« Après qu'un certain espace de temps se fut ainsi passé, Dieu très-haut forma Adam de terre et en fit son khalife sur toute la terre. Lorsque les hommes se furent multipliés, ils se mirent à errer dans les bois et les forêts. Puis ils étendirent leur main sur nous, malheureux. Ils s'emparèrent des chevaux, des ânes, des mulets, des bœufs, des chameaux, et les employèrent à leur service. Mais actuellement ils ont accompli à notre égard, par violence et tyrannie, des vexations que nos pères n'avaient jamais éprouvées. Qu'avions-nous à faire ? Désespérés, nous avons fui dans les bois et les déserts ; mais ils n'ont pas cessé de nous y poursuivre de toute manière ; et quand, fatigués et harassés, nous tombons entre leurs mains, ils nous lient et nous emportent, puis ils nous font souffrir toutes sortes de cruautés. Ils nous tuent, ils nous écorchent ; ils brisent nos os, ils nous éventrent ; ils arrachent nos entrailles ; ils nous mettent à la broche ; ils nous font rôtir au feu et nous mangent : telle est leur conduite à notre égard. Et encore, non contents de cela, ils prétendent être justement nos maîtres et nous leurs esclaves, et qu'ainsi, si l'un de nous s'enfuit, il est coupable. Mais rien ne prouve une telle prétention ; ce n'est qu'une affaire de ruse, de tyrannie et d'oppression. »

CHAPITRE II. – *Délibération du roi des jinns avant de décider entre l'homme et les animaux.*

Quand le roi eut appris quelle était la situation des animaux, il voulut s'appliquer avec soin à la décision de ce cas, et pour le faire il réunit les cazis, les muftis, les notables et les principaux officiers des jinns. Tout de suite, ces personnages, conformément à cet ordre, se présentèrent à la cour royale. Alors le roi dit aux hommes : « Les animaux ont exposé leurs plaintes et leurs doléances au sujet de votre tyrannie qu'avez-vous à y répondre ? » Alors un individu d'entre eux, après avoir fait sa révérence, s'exprima en ces termes : « Asile du monde, ceux-ci sont en effet nos esclaves et nous sommes leurs maîtres. Il est tout à fait juste que nous ayons sur eux une puissance absolue et que nous faisons d'eux ce qui nous plaît. Ceux qui se soumettent à notre obéissance sont approuvés de Dieu, et ceux qui s'en éloignent s'éloignent pour ainsi dire de Dieu. »

« Expliquez, dit le roi, sur quelle preuve et quel diplôme vous appuyez vos prétentions, et quelles sont vos raisons. – D'abord, répondit l'homme, voyez les belles formes que nous a données le Très-Haut. Chacun de nos membres a des fonctions qui lui sont propres. Notre corps est élégant, notre taille droite, notre esprit et notre intelligence tels que nous distinguons facilement le bien du mal. Que dis-je ? nous connaissons la composition du ciel et nous pouvons la décrire. Qui, d'entre les animaux, possède ces facultés ? Il est ainsi évident que nous sommes justement les maîtres, et les animaux nos esclaves. »

« Les preuves que les hommes apportent, répondirent les animaux, sont loin d'établir évidemment leurs prétentions. – Mais ne savez-vous pas, dit le roi, que la manière élégante de s'asseoir et de se lever est l'attribut caractéristique des rois, et que la mauvaise tournure et la mauvaise tenue est le propre des esclaves ? » Un des animaux répliqua : « Que Dieu très-haut accorde à Votre Majesté sa faveur excellente et qu'il la garde des malheurs terrestres ! Voici ce que j'ai à répondre à ce qu'a dit Votre Majesté : Le Créateur n'a pas donné aux hommes la forme et la stature qu'ils ont pour qu'ils soient nos maîtres absolus ; et il ne nous a pas donné les corps et les figures que nous avons pour que nous soyons leurs esclaves. Dieu est éminemment sage, et il n'est aucune de ses œuvres qui n'annonce sa sagesse. C'est ainsi qu'il a donné à chacune de ses créatures la forme qu'il a jugée convenable. »

A suivre

• LIBRES DESTINATIONS

ADALBERT STIFTER



Il n'y a pas de routes dans la vallée mais uniquement des chemins à deux voies que les paysans empruntent pour mener chez eux, dans des charrettes tirées par un seul cheval, les produits de leurs champs ; c'est pourquoi il n'y a que peu d'étrangers qui viennent dans la vallée, tout au plus voit-on parfois un marcheur solitaire, un amoureux de la nature qui logera un certain temps dans la pièce peinte, au premier étage de l'auberge, et passera ses journées à contempler les montagnes, ou alors un peintre qui emportera dans son carton le petit clocher rouge et les belles crêtes rocheuses. Et c'est aussi pourquoi les habitants de ce lieu forment un monde à part, ils se connaissent tous par leur nom et ils connaissent aussi toute l'histoire des uns et des autres, et jusqu'à celle du grand-père et de l'arrière-grand-père de chacun ; et quand il y en a un qui meurt, tous portent le deuil, et quand il y en a un qui naît, tous savent comment il s'appelle, leur langue se distingue de celle de la plaine, leurs différends, ils les règlent entre eux, ils se prêtent mutuellement assistance et tiennent conseil quand quelque chose d'extraordinaire se produit.

Ils sont très persévérants et les choses restent toujours comme avant. Quand une pierre se détache d'un mur, on y remet la même, les nouvelles maisons sont bâties comme les anciennes, les toitures endommagées sont réparées avec des bardeaux identiques, et s'il y a

dans une ferme des vaches pie, on y élèvera toujours plus de veaux pie, et cette couleur deviendra celle du troupeau de la ferme en question.

Au sud du village se dresse une montagne enneigée dont les cornes brillantes paraissent pointer presque au-dessus des toits des maisons mais qui, en fait, sont beaucoup moins proches qu'il n'y paraît. Tout au long de l'année, été comme hiver, ses arêtes rocheuses et ses pentes blanches trônent haut au-dessus de la vallée. Rien dans les environs n'est aussi remarquable que cette montagne, aussi les habitants ne cessent-ils de l'observer et d'en parler. Il n'y a pas un homme, pas un vieillard dans le village qui n'ait quelque chose à raconter au sujet de ses pitons et de ses aiguilles, de ses crevasses de glace et de ses grottes, de ses torrents et de ses coulées de pierres, soit qu'il l'ait lui-même vécu, soit qu'il en ait entendu parler. Aussi cette montagne est-elle l'orgueil du village, à croire que ce sont les villageois eux-mêmes qui l'ont faite, et l'on peut se demander, considérant la droiture et l'amour de la vérité qui caractérisent les habitants de la vallée, s'il ne leur arrive pas de mentir uniquement en l'honneur et à la gloire de la montagne. Hormis le fait qu'elle est leur pôle d'attraction, la montagne procure aussi aux habitants certains avantages matériels ; lorsqu'un groupe de marcheurs arrive chez eux dans l'intention de l'escalader en partant de la vallée, il se trouve toujours un villageois pour lui servir de guide, et le fait d'avoir été guide une fois, d'avoir vu ceci et cela, de connaître tel et tel endroit, constitue une distinction que chacun se plaît à mettre en avant. Les villageois en parlent fréquemment quand ils sont assis ensemble dans la salle de l'auberge, narrant par le menu les périls encourus et toutes leurs merveilleuses aventures, et jamais, bien entendu, ils n'oublient de répéter ce qu'ils ont appris de la bouche de tel au tel voyageur ni de préciser le salaire qu'ils ont perçu en récompense de leurs services. Il y a aussi les masses de neige dont les eaux ruiselantes alimentent un lac, là-haut, dans la forêt, puis un torrent qui court joyeusement à travers la vallée, et qui fait tourner la scierie, le moulin et d'autres petites entreprises, nettoie le village et abreuve les bêtes. Les forêts, sur les flancs de la montagne, retiennent les avalanches et fournissent le bois aux villageois. Par les fissures et les failles qui s'ouvrent dans ses hauteurs, les eaux s'infiltrant, se ramifiant dans la vallée en un réseau de veines qui surgissent çà et là sous forme de sources ou de fontaines où les gens puisent, pour eux-mêmes ou pour l'offrir à quelque étranger de passage, une eau délicieuse à boire et dont les vertus sont communément vantées. Mais ce sont là des avantages auxquels ils ne pensent même pas, ils se disent simplement qu'il en a toujours été ainsi.

PUBLICATIONS

- Publié en 1868, le dernier texte d'Adalbert Stifter (1805-1868), traduit en français par Yves Wattenberg : *Dans la forêt de Bavière*, Éditions Premières Pierres, 2010.
- Un roman de Corinne Bayle, *Du Paradis, Journal de Poméranie (1792-1804)*, éditions aden, 2010¹².
- Préface de János Darvas¹³ pour J.F. Molitor, *Philosophie de la Tradition*, aux éditions de la Tarente, 2010 : « C'est un style qui se rattache à Schelling et Baader, dans lequel l'essence ésotérique et l'esprit des mystères s'expriment dans le langage abstrait de l'idéalisme philosophique allemand. Les grands systèmes de Hegel et Schelling sont d'ailleurs impensables sans le fondement d'une philosophie souterraine ésotérique allemande qui, chez Jacob Böhme, Göttfried Arnold, Oetinger et Bengel, s'approche si singulièrement de la façon de penser de la Kabbale et a été sans aucun doute influencée par elle. La proximité est telle qu'Oetinger, pasteur protestant cabalisant du XVII^{ème} siècle, fut renvoyée par un interlocuteur juif à l'œuvre de Böhme. En tant qu'Allemand et chrétien, il y trouverait pour l'essentiel la même chose chez Böhme. »
- Armelle Dutruc, chargée d'études documentaire, à qui l'on doit le répertoire numérique détaillé du fonds M.-M. Davy, a composé une importante monographie : « Marie-Magdeleine Davy, une philosophe entre l'Occident et l'Orient (1903-1998) », accompagnée d'une iconographie à peu près inédite de la philosophe (avec Henry et Stella Corbin, par exemple). Il s'agit d'un remarquable travail que les Archives départementales des Deux-Sèvres viennent de publier pour les Journées du patrimoine 2010. Il fera l'objet d'un tiré à part des présents *Cahiers d'Orient et d'Occident* (à paraître courant novembre).

¹² Voir le C.R. de l'ouvrage dans la *Lettre Novalis* n°30, à paraître en décembre.

¹³ De János Darvas, voir « En quête d'une réalité : l'imagination du Paradis » (*Cahiers d'Orient et d'Occident*, n°5, novembre 2006).

AU SOMMAIRE DE CE NUMÉRO

Documents d'Occident

- Auguste Jundt, « Les amis de Dieu de la Haute Allemagne », cinquième extrait des *Amis de Dieu au quatorzième siècle*, Paris, 1879.
- Jacob Bœhme, chapitre premier de *La Triple vie de l'homme & Lettre à Christian Bernhart* (extrait), 1619.
- « Le séjour de Saint-Martin à Strasbourg (1788-1791) » (suite), par A. Matter, Paris, 1862.

Documents d'Orient

- « Les animaux », Garcin de Tassy, extrait de l'ouvrage arabe intitulé : *Cadeau des frères de la Pureté (Tuhfat ikwân issafâ)*.

Libres destinations

- Adalbert Stifter, extrait de *Cristal de Roche (Bunte Steine)*.

Publications

- Adalbert Stifter, Corinne Bayle, János Darvas, Armelle Dutruc & Marie-Madeleine Davy.

Ces Cahiers sont une publication en ligne du site *D'Orient et d'Occident*

<http://edition.moncelon.fr/index.htm>

Responsable : Jean Moncelon

Correspondance : jm@moncelon.fr

Tous droits réservés
2006-2010